

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) [Item](#)[38. Val-Richer, Samedi 16 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

38. Val-Richer, Samedi 16 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1837-09-16

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe le crois bien que vous avez eu peu de plaisir à lire mes lettres de Lisieux.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°74/102-103

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 148, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/72-76

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Etat général du document Bon
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
N°38 Londres, samedi 16, 10 heures

Je le crois bien que vous avez eu peu de plaisir à lire mes lettres de Lisieux. J'en ai eu très peu, moi, à les écrire. Il faut que vous me le pardonniez, Madame. Je viens de passer avec vous des jours ravissants, des jours de confiance si tendre d'abandon, si doux ! A chaque heure, à chaque minute de ces beaux jours, j'ai senti grandir et s'étendre dans mon cœur la confiance l'abandon, la tendresse. Je vous quitte. A l'instant même, je vous écris. Que vous écrirai-je ? Tout ce que je vous disais tout à l'heure, ou tout mon chagrin de ne plus vous le dire ? Ni l'un ni l'autre ne se peut. Et pourtant, je n'ai pas autre chose dans l'âme. J'essaie d'échapper à mon âme. Je me détourne. Je me jette à côté. Ne pouvant aller à vous en liberté, je vous raconte avec effort ma tristesse, ma gêne et ses causes, et ses ennuis. Ah ! Vous avez raison, mille fois raison ; votre laisser-aller est bien plus aimable ; mais il n'est pas plus tendre.

Votre lettre m'a charmé ce matin, me charme ce soir, me charmera demain ; mais vos paroles si douces, si pénétrantes, ne m'aiment pas davantage que ne vous aimait avant-hier ma pénible contrainte. Vous le voyez du reste ; elle ne dure pas. C'est le mal du premier jour, c'est l'oppression du poids de l'absence au moment où il tombe sur mon âme. Elle le soulève bientôt ; elle le repousse ; elle reprend avec vous même de loin, ses habitudes de Délicieuse intimité. Oui, vous pouvez bien le dire, c'est le vrai mot ; de loin ou de près, vous embellissez ma vie. Vous avez des paroles charmantes, des joies charmantes à m'envoyer ici, à 45 lieues, comme pour notre Cabinet de la Terrasse. Ne changez rien, ne changez rien, je vous en conjure, à votre manière, à votre nature. Ne vous entravez pas, ne vous étouffez pas. Dites moi toujours tout, tout ce qui traverse votre cœur, ce qui remplit vos journées, les lettres qu'on vous écrit, les visites, qu'on vous fait, les bêtises qu'on vous dit. Tout me plaît, tout m'importe. Vous me permettrez bien, n'est-ce pas de trouver toujours que la présence vaut mieux que l'absence, les conversations mieux que les lettres ? Je vous promets de ne plus m'arrêter, de ne plus vous arrêter avec moi sur la comparaison, de ne dédaigner, de ne laisser perdre aucun petit plaisir, de les trouver tous grands, venant de vous, et de vous en renvoyer de même sorte que vous trouverez grands aussi, n'est-ce pas ? J'ai, du fond de mes bois, du sein de ma famille, mille récits à vous faire, mille détails à vous donner. Vous aurez tout, tout. Mais je persiste. Il n'y a point de détails, point de récits qui puissent valoir une lettre de quatre pages où il y aurait : " adieu, adieu, et rien que cela, bien long et bien serré »

Dimanche 11 heures C'est moi, c'est moi qui serai un enfant gâté si vous continuez. Quel moment ravissant vient de me donner la lettre qui m'arrive ! et que de fois aujourd'hui, demain, ce ravissement recommencera !

Je devrais vous gronder. Il y a bien de quoi. Mais je ne puis, non, je ne puis. Et pourtant vous n'êtes pas pardonnable dearest, ces doutes, ces inquiétudes ne sont pas pardonnables. Si vous me connaissiez mieux, quand vous me connaîtrez tout-à-fait, vous saurez ce qu'il me faut tout ce qu'il me faut pour me faire prononcer une seule fois des paroles, que je voudrais vous redire sans cesse, que je vous redis sans cesse au fond de mon cœur ; que mes lèvres balbutient tout bas, quand je suis

seul même quand il y a autour de moi du monde. On n'entend pas, on ne sait pas, mais les paroles que vous aimez, qui vous feraient supprimer la moitié de votre lettre elles sont là, toujours là. Adieu, Adieu. Le facteur me demande ma lettre. Il faut qu'il parte. Adieu. Demain, je vous parlerai de tout. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 38. Val-Richer, Samedi 16 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-16.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/948>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur148

Date précise de la lettreSamedi 16 septembre 1837

Heure10 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Je vous l'ai
dit, me
reste. Adieu.
Adieu.

Je le sais bien que vous avez
eu peu de plaisir à lire ma lettre de Lézard.
En ai eu très peu moi, à la écrire. Il faut que
vous me le pardonniez, Madame. Je viens de
passer avec vous des jours rivaux, des jours de
confiance et de tendre, d'abandon et de vous ! à chaque
heure, à chaque minute de ces beaux jours, j'ai
senté grandis et s'étendus dans mon cœur la confiance,
l'abandon, la tendresse. Je vous quitte, à l'instant
même, je vous écris. Que vous écrirai-je ? Tout ce
que je vous disais tout à l'heure, ou tout mon
chagrin de ne plus vous le dire ? Ni l'un ni
l'autre ne le peut. Et pourtant, je n'ai pas
autre chose dans l'âme. L'essai de s'échapper à
mon amour. Je me détourne. Je me jette à l'eau. Ne
pouvant aller à vous en liberté, je vous raconte
avec effort ma tristesse, ma gêne, et les causes, et
les remèdes. Ah, vous avez raison, mille fois raison ;
votre laissez-aller est bien plus aimable ; mais il
faut pas plus tendre. Votre lettre m'a charmé ce
matin, me charme ce soir, me charmera demain ;
mais vos paroles si douces, si pénétrantes, ne
m'aiment pas davantage que ne vous aimoit

avant hier ma pénible contrainte. Vous le voyez du
reste, elle ne dure pas. C'est le mal du premier
jour ; c'est l'oppression du poids de l'absence au
moment où il tombe sur mon ame. Elle le soutient
bientôt, elle le repousse ; elle reprend avec vous,
même de loin, ses habitudes de Délicieuse intime.
Oui, vous pouvez bien le dire, c'est le vrai mal ; de
loin ou de près, vous embellissez ma vie. Vous
avez des paroles charmantes, des joies charmantes
à m'envoyer ici, à Abbeville, comme pour notre
cabinet de la Terrasse. Ne changez rien, ne
changez rien, je vous en conjure, à votre manière,
à votre nature. Ne vous entravez pas, ne vous
étouffez pas. Dites-moi toujours tout, tout, ce
qui traverse votre cœur, ce qui remplit vos
journées, les lettres qu'on vous écrit, les visites
qu'on vous fait, les lettres qu'on vous dit. Tout
me plaît, tout m'importe. Vous me permettrez
bien, n'est-ce pas, de trouver toujours que la
présence vaut mieux que l'absence, la conversation
mieux que les lettres ? Je vous promets de ne
plus m'arrêter, de ne plus vous arrêter avec
moi sur la comparaison ; de ne dédaigner, de
ne laisser perdre aucun petit plaisir, de les
trouver tous grands, venant de vous, et de vous

en renvoyer de
aussi, n'est-ce pas
de ma famille, et
à vous, comme
permette. Il n'y
qui puissent val
il y aurait : n'est
long et bien ser

C'est moi, ce
vous continuez
donner la lettre
aujourd'hui, de
de devrais vous
je ne puis, non
dites pas par
inquiétude, ne
ne connaissez
tout à fait
quit me fait
sois des paroles
lettre, que je
mon cœur, que
je lui dis, m
du monde. En
les paroles que

Le voyage du
premier
once au.
He le soulève
sur vous,
cette intimité
ai moi; de
ie. Pour
haïssantes
belle notre
rien, ne
tre mœurs,
et, ne vous
tout, ce
t vos
les visites
e dit. Tout
permis?
que la
conversation
n'est de ne
pas avec
ignus, de
de les
de vous

En renvoyez de même sorte, que vous trouverez grands
aussi, n'est-ce pas? J'ai, du fond de mon cœur, du sein
de ma famille, mille choses à vous faire, mille détails
à vous donner. Vous aurez tout, tout. Mais je
persiste. Il n'y a point de détails, point de détails
qui puissent valoir une lettre de quatre pages, ni
il y aurait: adieu, adieu, et rien que cela, bien
long et bien serré.

(Dimanche 11 heures.)

C'est moi, c'est moi qui serai ton enfant gâté si
vous continuez. Quel moment ravissant vient de me
donner la lettre qui m'arrive! Et que de fois
aujourd'hui, demain, le ravissement recommencera!
Je devrais vous grandes. Il y a bien de quoi. Mais
je ne puis, non, je ne puis. Et pourtant, vous
dites pas pardonnable, dearest; les douleurs, les
inquiétudes ne sont pas pardonnables. Si vous
me connaissiez mieux, quand vous me connaissez
tout à fait, vous saurez ce qu'il me faut, tout ce
qu'il me faut pour me faire prononcer une seule
fois de paroles, que je voudrais vous redire sans
lettre, que je vous redie. Sans cesse au fond de
mon cœur, que mes lèvres balbutient tous les jours
je lui dis, même quand il y a autour de moi
du monde. On n'entend pas, on ne voit pas, moi
les paroles que vous aimez, qui vous feraient

Supprimez la moitié de votre lettre, elle sera là,
 toujours là. Adieu. Adieu. Le facteur me
 demande ma lettre. Il faut qu'il parte. Adieu.
 Demain, je vous parlerai de tout. Adieu.

un peu de plus
 l'en ai eu bien
 vous me le pr
 passer avec vo
 confiance de ter
 heur, à chaque
 senti grandie
 l'abandon, la t
 même, je vous
 que je vous de
 chagrin de ne
 l'autre ne se p
 autre chose dan
 mon amour. Le
 pourrais aller
 avec effort ma
 les domit. U
 votre l'absence al
 n'est par plus l
 matin, me cha
 mais vos parole
 m'aimez par